



## VOCALISES EN GOSPEL

La chapelle était pleine, plus de 150 personnes y compris celles qui, stoïquement, sont restées dehors sous la pluie déferlante d'un orage grondant.

Sur cet arrière-plan tumultueux, les chanteurs de gospel ont entonné le premier psaume et propulsé les couleurs américaines, africaines et antillaises bien loin dans la nef.

Le public a tout aimé :

- l'alternance des solistes et de la direction du chœur
- les reflets lumineux des boubous africains
- la chorégraphie des interprètes faisant intervenir, selon le chant, les mains, les bras ou le corps tout entier, des pas de côté ou des sauts en tapant des mains
- le rythme et la technicité des chants d'Afrique du Sud, en langue zoulou, chantés a capella d'abord par les femmes puis avec les hommes, dont les timbres plus graves soutenaient les aigües féminins et joyeux
- la qualité des voix, réparties sur cinq registres vocaux
- chanter avec le chœur le psaume *Victory is Mine*

Le groupe **Ebony'n Ivory** a été créé en 1995 par un professeur de l'université de Perpignan. Il accueille aussi bien des étudiants que des personnes non universitaires, d'horizons et d'âges diversifiés. Par exemple, ce soir, dans le groupe des 22 choristes, se trouvaient une jeune Turkmène et une jeune Chinoise.

Le concert était constitué de 18 chants classiques de gospel, la nouveauté de ce répertoire consistait dans l'approche interprétative – les voix, les accents et la gestuelle, de ces chants religieux. La dernière note fut celle de la joie et de l'espoir avec le fameux refrain *HAPPY DAY !*

(concert du 23 juillet 2017 – texte et photo Françoise Jaussoin)



# *Poc a poc, ils font leur chemin*

Un duo étonnant dans sa stricte simplicité : deux jeunes hommes, trois saxos de trois voix différentes : une basse, un ténor et un soprano.

Une proposition musicale déstabilisante car hors sentier balisé avec un répertoire de classiques de jazz, musiques brésiliennes mais aussi de chansons variées, le tout agrémenté d'impros au sein même de chacune des interprétations.

Des auditeurs en attente, pour certains, de clichés musicaux et visuels... en effet, quel esprit n'a pas été imprégné de l'image intemporelle du jazzman jouant, les yeux fermés, une mélodie poignante avec un saxo rutilant, au-dessus duquel il penche son buste en avant, puis en arrière, renversant la gorge puis relevant le menton pour envoyer un nouveau souffle puissant ou tendre dans une anche de roseau frémissant ?

Ça, c'est l'image d'Épinal. Dorian et Philippe, eux, ont proposé un instant musical complètement différent. Ils sont amis depuis de longues années, ils ont mené leurs études musicales dans la même classe, ils sont profs de musique dans la région lyonnaise et ils pratiquent le saxo (instrument inventé par un Belge et introduit tout d'abord dans des fanfares militaires) pour le plaisir, pour sortir des cadres scolaires, en souvenir de ceux qui les ont initiés au saxo et pour pratiquer une virtuosité faite de complicité et d'harmonie.

Dans ce sens, ils ont partagé avec le public une intimité profonde, comme ils l'auraient fait dans un jam d'improvisation dans un bar de village. C'était un concert sans prétention et c'est justement cette absence de recherche de gloire qui a fait de ce concert un moment unique de ce dimanche soir.

(concert du 30 juillet 2018 – texte et photo Françoise Jaussoin)



# Les ENCHANTÉS

Comment, avec sept notes de la gamme classique, les trois enchanteurs du **Trio Barcelona** ont immédiatement embarqué leurs auditeurs dans un voyage au long cours ?

Comme s'ils les avaient enchantés avec une magie puissante, invisible, venue d'un univers de musiques infinies connues d'eux seuls, eux, les magiciens aux mains délicates, aux regards profonds et aux sourires bienveillants.

Mélodies médiévales de la Moldavie et flûte traversière au son pur, s'élevant au-dessus de mystiques collines boisées et

agricoles entre la Russie et l'Ukraine. Harmonies slaves des violoncelles et de leur partenaire flûtiste pour des farandoles, des danses éberluées ou nostalgiques du ballet-féerie Casse-Noisette, composé au XIXe siècle par le grand romantique Tchaïkovski. Puis Fauré et Saint-Saëns ont apporté leurs notes douces et apaisantes vers la fin du concert.

Ensemble, les interprètes ont transmis des sentiments et des émotions universellement bonnes pour l'être humain. «*Chacun voyage avec la musique et chacun se sent meilleur avec la musique*», témoigne Julian, le joueur de flûte. Svetlana et Olga, violoncellistes, souhaitent que «*chaque personne ressente un peu de bonheur, de l'équilibre et de l'harmonie et que la musique fasse oublier tous les soucis.*»

En entendant les rappels extraordinaires, en écoutant les merci répétés à profusion, en voyant des spectateurs embrasser chaleureusement les musiciens à la sortie de la chapelle, nul doute que chacun d'entre eux a atteint, ce soir-là, le but secrètement enfoui, puis révélé dans son âme, de ce voyage initiatique.

(concert du 6 août 2017 – texte et photo Françoise Jaussoin)



# *Aesthetica*

Les compliments fusent à la sortie de la chapelle. *Extraordinaire, excellent, remarquable* ne sont que trois des qualificatifs piochés dans un bouquet de reconnaissance, émanant d'un public conquis.

Oui, un public conquis par la finesse d'interprétation de Pascal Goze à la guitare et par la force de Jacques Lesburguères à la flûte traversière. Un duo harmonique peu courant, peut-être difficile à entendre pour certains mais ô

combien passionnant dans l'écoute et la respiration des pièces du répertoire.

Les adaptations révélaient un grand souci du détail, les morceaux choisis évoluaient sur plusieurs siècles (depuis le XVIIe jusqu'à notre époque) et provenaient de plusieurs pays (Espagne, Macédoine, Hongrie, Moyen-Orient, Autriche, Argentine). Entre tradition et modernité, entre théorie de la musique et fantaisie, les musiciens ont partagé leur sens de l'esthétique musicale, de l'équilibre de l'harmonie et leur complicité solidement ancrée dans la passion de la découverte.

Ces deux médaillés d'or, dans leur domaine choisi, ont proposé des arrangements musicaux sur des œuvres telles que Mozart et Piazzolla, il fallait le faire ! Complices de longue date, pédagogues souriants envers des spectateurs captivés par leur audace très professionnelle, ils ont déployé des talents opposés – le souffle, la corde, les combinant de telle sorte que les couleurs des notes ne faisaient plus qu'une seule et même partition.

(concert du 13 août 2017 – texte et photo Françoise Jaussoin)



# LA JOIE DU ROMANTIQUE

«*Même un romantique peut être joyeux*» déclare Odette, charmée par la qualité du quatuor de cordes; *j'ai davantage aimé Mendelssohn, surtout l'intermezzo.*» En effet, ce troisième mouvement de l'**Opus 13** du compositeur allemand contrastait par son caractère délicieusement fantaisiste, au cœur d'une œuvre conforme à la tradition de la période romantique, marquée notamment par le Sturm und Drang (tempête et passion) porté par Beethoven.

Avant Mendelssohn, ce fut une composition de Mozart peu connue en Capcir : les **Dissonances**, quatre mouvements dans lesquels le jeune compositeur a révélé son immense ingéniosité de l'accordance de sons ainsi que sa maîtrise d'harmonies parfois étonnamment puissantes, parfois d'une fragilité cristalline. Cette œuvre musicale s'est révélée, pour un grand nombre d'auditeurs, comme une pièce plus difficile, plus intriquée, plus complexe que celle du jeune romantique Mendelssohn. Toutefois, dans les deux cas, il y eut des envolées lyriques et légères propres à deux compositeurs connus pour leur créativité prolifique hors du commun des mortels.

Le tout fut servi par un quatuor de cordes qui, à la façon des quatre mousquetaires au service d'un roi, ont joué au service de ces compositeurs. Le violoniste et soliste Martin Brunschwig témoigne de cette qualité relationnelle que le quatuor entretient avec les compositeurs : «*Nous jouons ensemble toute l'année, toutes les semaines et notre intention habituelle est de servir les auteurs*», déclare-t-il dans l'intimité de la sacristie de la chapelle.

Avec l'unique prétention de partager le bonheur d'une rencontre musicale autour de morceaux choisis pour leur complexité, les membres du quatuor ont été portés par un élan de convivialité, de professionnalisme et de connivence avec un public conquis par leur simplicité et la grâce profonde de leur interprétation.

(concert du 20 août 2017 – texte et photo Françoise Jaussoin)



# De chair et d'âme

**Min-Jung Kym** a commencé le piano par hasard, à l'âge de 4 ans, à Londres. Dans cette ville, à l'âge de 8 ans, elle a intégré une école pour enfants prodiges. Le premier concert est arrivé quatre ans plus tard. Depuis, cette citoyenne britannique, née à Séoul (Corée du Sud), évolue dans le monde à la grâce des compositeurs qu'elle interprète.

*«J'ai créé un programme pour voyager dans l'écriture du piano classique vers les romantiques», dit-elle, en accentuant son propos sur deux des compositeurs de la soirée. «Schubert est mort très jeune, pourtant son écriture est à la fois lyrique et poétique. Il y a toujours quelque chose qui touche les gens. Quant à Liszt, il est très exigeant. Quelque chose, dans sa composition, est lié avec ses questions sur la religion. Un homme fait un pèlerinage et il se demande quel est le but de sa vie ? La pièce commence de façon lyrique mais se termine dans la violence.»*

Le public a remarqué l'aspect académique de son jeu lors de l'introduction, écrite par Mozart. Le dernier mouvement, la fameuse *Marche turque*, a d'ailleurs rappelé à de nombreux mélomanes leurs études de conservatoire. Mais, tout de suite après ce grand classique - simple échauffement pour la pianiste, celle-ci a accueilli Schubert. Son corps a changé d'aspect, de rigide il est devenu souple. Ses mains se sont déployées avec ferveur, son visage s'est détendu, l'artiste s'est incarnée au-dessus du clavier, le piano a rendu alternativement des notes d'une exquise finesse et d'une gravité profondément chaleureuse.

Lorsque Liszt s'est présenté à la fin du concert, un grand silence planait. L'inquiétude contenue dans la mélodie d'*Obermann* a pris graduellement possession du lieu et des personnes. Gracile et fine dans sa posture, la pianiste a alors doucement ployé sa poitrine, baissé son visage, s'abandonnant aux tumultes de l'âme torturée de Liszt, cherchant des réponses à sa quête et ne recevant, au-delà de ses appels torrentiels, qu'un silence final et brutal. N'est-ce pas ainsi que la providence agit avec nous autres, simples mortels, lorsque nous nous posons la question d'être ou de ne pas être ? Tout le talent de Min-Jung Kym fut de nous déposer là, au bord de ce gouffre ou de cette montagne de l'âme, selon la vision que chacun porte sur soi et sa place dans le monde.

(concert du 27 août 2017 – texte et photo Françoise Jaussoin)